

## Page d'Evangile du dimanche

# Boire à la coupe...

Mc 10, 42-45

La coupe est toujours belle. C'est même l'un des plus beaux objets que l'humain ait su inventer. La coupe est toujours noble, liée au vin lui-même noble. La coupe est, en ce vin, promesse de bonheur, de bonheur divin. Elevée, elle se fait célébration. Tendue, elle se fait alliance : « Prenez et buvez... » .

A moins qu'elle ne soit de malheur. Les anciens parmi nous ont à l'esprit la mort de Rommel. L'on songe plus encore à Socrate. On se souvient des paroles du Christ : « Pouvez-vous boire à la coupe à laquelle je vais boire ? »

J'ai choisi de dire un oui saint à tout ce qui viendra à moi, ce « oui saint » que Nietzsche m'a appris à aimer, que j'ai redécouvert en Christ, que je risque avec lui. Je boirai donc aussi à cette coupe, coupe d'amertume, le cas échéant. J'ai peur mais je veux !

Pourquoi ? Par esprit de sacrifice ? Non. Pour tendance suicidaire ? Non. C'est du pragmatisme : tout ce qu'on cherche à éviter nous rattrape toujours, comme tout ce qui est refoulé revient, plus agressif encore. Et puis, je me veux libre et fière. Alors, oui, je boirai !

J'ai la chance de vivre en un pays de grands vins. Je sais donc que boire à la coupe ne se fait pas n'importe comment, que cela s'apprend. J'ai compris c'est un art, un art de vie sur fond de mort. J'entrevois que c'est toujours un geste du pouvoir, subi ou exercé, et d'abord sur soi. J'apprendrai donc.

Je vois que les amoureux du vin savent les sols, dont les nôtres, en Alsace, façonnés par le soleil, le vent, le massif hercynien, le Rhin et les générations de viticulteurs. Les amoureux du vin marchent marchent et marchent encore dans les vignes. Les amoureux du vin leur sont présents à marée basse et à marée haute, quand elles pleurent et quand elles sèchent leurs larmes, quand elles se déploient et lorsqu'elles renoncent à grandir pour donner du fruit plus que leur propre poids. Je ne pourrai boire à la coupe qui vient à moi que si je m'applique à aimer la terre et à la vivre inlassablement mêlée aux autres enfants des hommes, solidaire.

Pour ne pas casser le vin dans son verre, on ne mange pas n'importe quoi avant. Il me revient de vivre dès maintenant en cohérence avec mon destin à venir. On ne boit le vin que dans un contenant très noble. Pas question donc de boire le vin de ma vie dans n'importe quoi. Je me ferai moi-même coupe pour ce qui m'est tendu.

Je ne me laisserai plus piéger par l'ivresse de la mort qui se fait belle. Je ne boirai plus le vin de ma vie nu, mais toujours en accord avec le pain solaire et en convivialité avec d'autres, qui connaissent l'art du peu pour s'y être laissé initier, avoir voulu y être initié. Je resterai fidèle à la Cène.

Je respirerai, regarderai, peut-être écouterai le vin venu à moi en la coupe tendue. Je le découvrirai tout autre encore que ce que je me représentais.

Le vigneron catholique, avant tout commerce sous quelque forme que ce soit avec son vin, va le présenter le 27 décembre, dans la lumière qui monte, pour bénédiction des prémices. Moi, je demanderai au soleil de prendre mon vin, ma vie, et d'en allumer la robe et je dirai, de tout mon être,

avant même que cela n'ait lieu, le « merci » eucharistique du Christ qui exhausse tout.

Si le vin qui m'a été versé est empoisonné, je referai aussi tranquillement que possible le geste de Jean, selon le *midrash* chrétien représenté par certains tableaux médiévaux : l'évangéliste bénit le calice mortel, comme il vit son maître Jésus le faire. Un serpent prend alors la fuite et il ne reste plus dans la coupe que le nectar.

Car je puis discerner. Le donateur du vin, la coupe et le vin sont bons. Autrement dit, la vie est bonne. Et la condition humaine, qui n'est pas la vie, même quand elle est terrible, indifférente ou cruelle, n'est pas tordue, donc mauvaise. C'est un noble adversaire, fréquentable. Ce qui peut frelater la coupe, c'est un poison, le serpent que quelqu'un parmi les humains, peut-être moi-même, y a rajouté.

J'ai pouvoir, en complicité avec la Vie, sur le vin de la coupe bien qu'il me soit tendu tout fait : je puis le traiter s'il est frelaté ; je puis même, quand il est sain, le sublimer et le faire saint. Autrement dit je puis toujours faire de mon existence du grand, fort, superbe, divin.

C'est notre geste eucharistique. Nous l'initions ici et maintenant. Peu importe s'il est maladroit : allé jusqu'au bout de ce que nous pouvions faire en ce présent qui est le nôtre, il est déjà parfait ; authentique en notre vulnérabilité d'humain, il est de toute beauté, d'une beauté en partage pour tous.